

ne comprends rien à ces épingles jalonnées sur cette carte.

— Mon cher Bourrienne, vous êtes un grand nigaud.

Et, prenant doncemont l'oreille de son secrétaire, il ajouta :

— Regardez bien et suivez mon doigt. Mélas est ici (il indiquait Alexandrie) ; moi je passe les Alpes par là (le Grand Saint-Bernard), je tombe sur les Autrichiens, qui se seront rapprochés jusqu'à cette petite rivière, et je les bats complètement à cette place.

C'était le plan de la bataille de Marengo que Napoléon venait de tracer, et il avait dit vrai.

Tous les préparatifs achevés, dans la nuit du 5 au 6 mai, le premier consul quitta Paris pour se rendre à Dijon, quartier-général de l'armée. De son côté, le général autrichien Mélas, ayant au mois de mars précédent laissé dans la Lombardie une partie de ses forces et de ses bagages, s'était approché de Gènes avec quatre-vingt mille hommes. Ce n'était pas Gènes seulement qui était menacée, c'était le midi de la France. Nul doute n'existait à Londres et à Vienne que la Provence ne fût bientôt envahie ; l'Angleterre avait même promis que, cette fois, elle enverrait un corps de vingt mille hommes pour seconder les Autrichiens dans cette entreprise.

Le 6 avril, Mélas, avec quatre divisions, s'était porté sur Savone ; et dès ce premier jour, il avait séparé de Gènes le général Suchet, qui commandait la gauche de l'armée française. Le général Ott, qui avait attaqué la droite des français, était, le même jour, arrivé jusqu'à une portée de canon de la ville. Sa témérité fut punie. Masséna marcha contre lui, le prit à revers, le déposa de tous les points qu'il avait occupés, et ramena dans Gènes des canons, des drapeaux, un général Autrichien et quinze cents prisonniers. Mélas entra dans Nice, l'orgueil des Autrichiens s'exalta au plus haut point en foulant le sol de la république ; eux, qui peu d'années auparavant combattaient loin de nos frontières et si près de leur capitale, comptaient bien passer le Var, et, comme en 1792, dévaster les campagnes de la Provence, lorsque, le 21 mai, la nouvelle du passage du Saint-Bernard par un de nos corps d'armée vint déranger leurs calculs, sans cependant dissiper leurs illusions.

Mais comment put-il se faire que le général en chef de l'armée autrichienne n'eût pas su plus tôt qu'il aurait à combattre une armée française en Italie, et qu'il n'en eût été informé qu'au moment où déjà cette armée, descendue du haut des Alpes, avait occupé une partie du Piémont ? L'ignorance de Mélas et de sa cour était excusable ; en France même, l'opinion à cet égard fut en défaut. Il est constant que les chefs de l'administration militaire, tels que Pétiet, Dejean et Daru, au moment où ils reçurent l'ordre de départ pour Dijon, se demandaient ce qu'ils allaient faire dans cette ville où il n'existait pas d'armée. Il est peu de ruses de guerre qui aient produit un si immense résultat, et cependant le secret de Napoléon avait été de n'en point avoir. Il avait annoncé la formation d'une armée de réserve, et il disait vrai. Il avait annoncé que cette armée se formerait à Dijon, et cette désignation était vraie encore ; de là l'erreur. Lorsque Napoléon arriva dans cette ville pour passer l'armée en revue, cette revue n'offrait que sept à huit mille hommes.

L'Europe se crut donc autorisée à regarder la fastueuse annonce de cette armée de réserve comme un épouvantail, ou plutôt comme un fantôme qui avait pour objet d'inquiéter les Autrichiens ; enfin, il fallut que, comme le dieu enveloppé dans la nue, elle se manifestât par les éclats de la foudre. Les corps dont l'armée française se composait, organisés sur des points épars, réunis par divisions à des embranchements de route convenus, se trouvaient, vers le 8 mai, au nombre d'à peu près quarante mille combattants, avec quarante bouches à feu, rassemblés auprès de Genève, où une sage prévoyance avait fait arriver à temps des approvisionnements et des vivres. Les généraux étaient Lannes, Victor, Loison, Watrin, Chamberlac, Boudet et Monnier, pour l'infanterie ; Murat, Kellermann, Rivaud et Champeaux, pour la cavalerie. En arrivant, de son côté, à Genève, Napoléon ignorait encore lui-même s'il prendrait la route du Grand ou du Petit Saint-Bernard. La première convenant mieux à son plan, l'inspecteur général du génie, Marescot, fut chargé d'en faire la reconnaissance.

A deux pas de Genève, à Coppet, résidait un homme qui, au commencement de la révolution, avait eu une grande célébrité. Lieutenant d'artillerie alors, Napoléon, comme toute la France, avait été enthousiaste de M. Necker ; premier consul, il alla le voir, et passa deux heures avec lui. Quel fut le but de cette visite ? probablement de rendre hommage aux principes purs de 1789, peut-être aussi le mouvement seul de sympathie qui toujours le mettait en contact avec les illustrations de toutes les contrées qu'il parcourait.

Marescot ayant exploré le Grand Saint-Bernard et déclaré que le passage n'était pas impossible, Napoléon mit sur-le-champ l'armée en mouvement.

Le 13 mars, le premier consul fait défiler devant lui, à Lausanne, l'avant-garde commandée par le général Lannes, montant à sept ou huit mille hommes ; c'étaient de vieux régiments qui avaient conservé le sentiment de leur supériorité dans la précédente guerre d'Italie. Ces sept à huit mille hommes sont la force la plus solide de l'armée, et auront les principaux honneurs de la campagne. De Lausanne à Saint-Pierre, Village au pied du Saint-Bernard, le chemin est praticable ; à Saint-Pierre, la difficulté commence. Pour l'artillerie en particulier, elle eût dû paraître insurmontable ; il avait été pourvu à tout par la prévoyance des généraux Gassendi et Marmont, qui appartenaient à cette arme. Des milliers de petites caisses remplies de munitions pour les pièces, et de cartouches pour les soldats, des forges, les instruments nécessaires aux divers services, furent transportés à dos de mulet ; on démonta les affûts, les caissons, les voitures ; partie fut chargée de même sur des mulets, partie sur des traîneaux. Chaque bouche à feu, détachée de son attirail, fut placée dans un tronc d'arbre habilement creusé ; soixante, cent soldats s'attachèrent gaiement à chacune de ces bouches à feu et enlevèrent à force de bras ces lourdes masses, dont le poids, diminué par moments quand le terrain se trouvait plus égal, se multipliait souvent par les aspérités à pic de la montagne. La confiance de l'armée dans son chef, l'audace de l'entreprise, la nouveauté des expédients, la généreuse rivalité des inventions, l'espoir orgueilleux de regagner, par une courte campa-